

Une «représentation» inédite de la noblesse  
au XVII<sup>e</sup> siècle dans *Le Gentilhomme Chrétien*  
d'Yves de Paris (1666)

par  
Jean-Pierre Lafouge

Nous sommes surtout accoutumés à percevoir la noblesse au XVII<sup>e</sup> siècle à travers les personnages stoïques ou matamoresques du théâtre cornélien ou les gentilhommes, le plus souvent crapuleux, des pièces de Molière, c'est-à-dire par le biais d'une noblesse illustrée pour les besoins du théâtre, ou vue sous ses travers et ses vices plutôt que dans ce qu'elle s'efforçait d'être encore. Si nous voulons, pour une fois, sortir de la stylisation, de la caricature ou du réalisme opportuniste pour entrer dans une autre dimension plus proche de la réalité, il faut faire appel à d'autres oeuvres, sans doute moins connues à notre époque, mais très lues au siècle concerné. Il faut se rappeler que c'est au XVII<sup>e</sup> siècle qu'eut lieu cette «révolte de la noblesse» appelée la Fronde et que Louis XIV inaugura ce curieux gouvernement de «monarchie absolue» qui ne plaisait pas à tout le monde, brouillant ainsi les cartes quant au rôle de la noblesse en France. Aussi ne faut-il pas s'étonner que des écrivains prirent la plume pour tenter de «remettre les choses en place». Ce fut le cas, entre autres, d'Yves de Paris, qui a écrit en 1666 un livre intitulé *Le Gentilhomme Chrétien* et dont nous avons trouvé une édition extrêmement rare à la Bibliothèque Nationale à Paris.<sup>1</sup>

Ce n'est pas l'aspect «confessionnel» du livre qui nous retiendra ici, bien que celui-ci soit également d'un grand intérêt, mais son aspect historique, psychologique et littéraire. En effet, nous voudrions montrer comment ce livre se trouve être une précieuse mine de renseignements, de remarques et de points de vue sur l'état de la noblesse en France au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, informations qui nous sont fournies incidemment et sur des points de grand intérêt pour la recherche: à

savoir, par exemple, le problème des privilèges, celui de la guerre, du mariage des nobles, du droit d'aînesse, de leur éducation, de leurs études, de leurs voyages, de leurs rôles à la cour, du problème très controversé de l'honneur, ainsi que ceux de la mode, des rapports avec le Roi, des duels, de la conversation avec les dames etc... Non seulement ces problèmes sont intéressants en eux-mêmes, mais la manière dont Yves de Paris les représente nous fournit, presque à son insu, de précieuses indications sur cette classe sociale qui était en fait, non seulement mal comprise à cause du pouvoir de plus en plus grand des bourgeois, mais aussi quelque peu boudée.

La première préoccupation d'Yves de Paris, c'est de tenter de situer clairement la place de la noblesse dans la société française de son temps, ce qui laisse à penser que cette clarification était nécessaire: après la Fronde, la noblesse avait surtout besoin de retrouver son identité. Or, selon l'auteur, le rôle de la noblesse est d'être un intermédiaire entre le roi et le peuple, comme l'air l'est entre le ciel et la terre. Cette situation intermédiaire l'oblige à des devoirs aussi bien envers le roi, de qui elle reçoit l'impulsion, qu'envers le peuple, à qui elle transmet cette impulsion. Yves de Paris compare la noblesse aux rouages intermédiaires d'une horloge qui reçoivent le mouvement et qui le donnent tout à la fois. La noblesse est aussi comme «les yeux, les bras, les mains, les forces du roi, pour la conduite et la protection de son Etat». Toutes ces représentations sont plus que de simples images, ce sont en fait des symboles consacrés par la tradition pour exprimer, par le moyen de l'analogie, des vérités importantes.

La seconde préoccupation d'Yves de Paris est de rappeler l'origine de la noblesse, comment elle se distingue des autres classes sociales. Il est sûr que celle-là avait, depuis le moyen âge, une «conscience de classe» singulièrement plus forte que les autres classes de la société et pourtant l'auteur du *Gentilhomme Chrétien* s'efforce d'explicitier à nouveau tous les éléments qui permettraient de renforcer cette

conscience et de l'affermir pour faire face au danger que représente, pour lui, la montée de la bourgeoisie. Bien sûr, écrit Yves de Paris, devant Dieu, nous sommes tous égaux, «tous originaires d'un seul, nés également libres», mais il est également sûr que les tempéraments et les capacités diffèrent.

On voit dans les émotions populaires, qu'un de la multitude dont le courage est plus résolu, l'esprit plus présent, se met le premier dans le péril, se fait suivre, donne les ordres, et à la faveur de deux ou trois bons succès, se met en possession du gouvernement. (14)

Yves de Paris ne met pas d'abord en avant l'hérédité, mais le mérite, les inclinations, l'aptitude et les tendances innées: il reprend à son compte l'anthropologie bien connue du platonisme et de l'aristotélisme, regroupant hiérarchiquement les hommes en intellectifs, irascibles et concupiscent, c'est-à-dire selon leurs inclinations, soit à la contemplation, soit à l'acte héroïque et à la grandeur, ou seulement au plaisir sensuel. Ces inclinations existent chez tout homme, rappelle Yves de Paris (13), mais la prédominance de l'une d'entre elles détermine la qualité propre de l'individu. Il ne s'agit pas ici du système des castes en ce qu'il a d'institutionnalisé, mais d'une constatation de tendances innées, naturelles et variées chez les hommes.<sup>2</sup> Au début de cette humanité, les hommes possédaient ces tendances en harmonies et hiérarchisées. La démocratie (21) (c'est-à-dire le gouvernement de tous par tous), était alors possible. La monarchie ne devint nécessaire que lorsque cet âge d'or et la sagesse qui lui était inhérente eurent disparu, lorsqu'il fallut utiliser la force pour contrebalancer les puissances de désordre et d'injustice. De plus, les différentes natures de l'homme se différencièrent davantage et les castes ou les classes proprement dites se créèrent. La vaillance, alliée à la sagesse (19), (c'est-à-dire la «vertu» au sens ancien du mot), aussi éloignée de la brutalité que de la témérité, devint l'origine première de la noblesse. Et Yves de Paris de citer l'exemple de Mardochée, dans la Bible, qui avait découvert une

conspiration contre Assuérus et n'en avait pas été récompensé.<sup>3</sup> Seule, cette «vertu» de savoir se dominer, en s'affranchissant des basses inclinations (entendons celles qui relèvent uniquement des sens) donne le droit à un noble de diriger et de gouverner les autres. Sa fin sera l'honneur, et «son exercice sera la perfection de l'esprit et du corps» (31). L'hérédité n'importera qu'ensuite, dans la mesure où les descendants s'efforceront de garder le même esprit, les mêmes aptitudes, de promouvoir les mêmes mérites que leurs ancêtres. D'où l'importance des généalogies, des faveurs des princes, des privilèges, du fameux tableau des ancêtres qui devait se trouver dans la maison de famille, tableau rappelant l'origine, la flamme à ne pas éteindre.

Tous les nobles ne sont pas forcément des guerriers, selon Yves de Paris. Ils peuvent exercer des fonctions variées: conseillers du roi, hommes de justice, soldats. L'auteur insiste beaucoup sur ce point parce qu'il a une théorie assez personnelle sur ce sujet.<sup>4</sup> Il décrit globalement ces diverses fonctions, en rappelant leur bien-fondé. Il s'arrête cependant davantage sur la fonction de juge, l'illustrant d'une manière détaillée pour en montrer la complexité et l'aspect souvent ingrat par comparaison avec son utilité. La Justice a souvent été représentée négativement dans la littérature et Yves de Paris s'en fait le défenseur. Les études de droit, qu'il a bien connu, puisqu'il avait d'abord été avocat, sont mornes et longues, «pour acquérir la capacité de terminer les différends et se défendre des subtilités qu'emploie la mauvaise foi pour tromper les juges». Il est plus facile d'être un navigateur qui a au moins le recours de l'astrolabe et du compas.

Quelle sujétion de demeurer toute une longue matinée, fixé sur un siège, l'esprit si attentif aux faits que l'on pose,... qu'à l'instant il en faut juger avec une exactitude, à qui rien n'échappe sous peine de la conscience et de l'honneur... Tout cela se fait pour rendre service au public dans une charge dont les provisions sont onéreuses, les exercices fades, importuns,

lassants, ordinairement ingrats, puisque des deux parties, dont chacune pense avoir le droit, celle qui ne l'emporte pas, vous tiendra pour son ennemi. (48)

Quant au métier des armes, (la guerre est nécessaire, car la justice serait ridicule sans la force), son âme, c'est la générosité alliée à la prudence (c'est-à-dire la force de l'esprit et non seulement celle du corps), contrairement au magistrat qui vit «parmi les caresses et les commodités de sa famille» (59). Le Capitaine, au contraire...

est la pique à la main à une brèche, dans une tranchée, dans le combat, à toutes les heures du jour dans le péril de sa vie, avec des fatigues incroyables, qui ne seraient pas possibles, si elles n'étaient adoucies par le sentiment de l'honneur... Ces grandes âmes que Platon dit être d'or, d'une condition plus excellente que les autres, laissent au peuple les emplois de gain et de commerce, pour prendre ceux de la vertu et de l'honneur (60).

Cette distinction entre le bourgeois et le noble, maintes fois reprise par Yves de Paris, parfois avec animosité étant donné l'actualité de la question, explique, selon lui, l'existence des privilèges. On peut résumer cette question comme suit: Les nobles participent de l'immunité légale du roi lui-même, puisqu'ils en sont les «organes» (79). Ensuite, il est normal que la noblesse soit exempte d'impôts parce qu'un gentilhomme...

fait incomparablement plus de dépenses à suivre la Cour en une campagne, ou à soutenir l'honneur d'une charge, que n'en souffre un riche bourgeois à payer ce qu'on lui impose de subsides...(78)

Le noble l'emporte aussi sur le roturier quand l'un et l'autre se trouvent en concurrence à mérite égal, car le peuple agrée davantage le gouvernement de celui-là:

Le peuple qui l'aime par reconnaissance et par inclination, agréé davantage son gouvernement, le supporte avec plus de respect, est moins sujet aux révoltes, et n'y craint pas l'insolence si commune à ceux qui d'un bas état, sont promptement élevés aux grandes charges (80).

Le gentilhomme est estimé aussi plus fidèle en ses paroles, «tellement que ses promesses passent pour des cautions et des effets». Yves de Paris va même plus loin, en proposant d'autres privilèges, qui ont cours dans d'autres pays, en Espagne par exemple, et (85) qui permettraient à la noblesse ruinée par les roturiers lorsque ses dépenses ont été tout entières pour l'Etat, et non pour satisfaire la passion du jeu, de l'amour, de la vanité.

N'est-ce pas une chose lamentable, qu'un usurier, qu'un marchand, qui met tel prix qu'il lui plaît aux choses, parce qu'il les donne à crédit, trafique ainsi des facilités d'un gentilhomme! (86)

Yves de Paris met ici l'accent sur l'un des sujets les plus importants de son livre: l'appauvrissement de la noblesse, lequel entraîne corrélativement la perte de sa puissance et son rôle social, «dans ce siècle où tout est vénal». C'est un vigoureux appel qu'il lance aux nobles pour qu'ils forment entre eux une sorte de syndicat, pour aider les nobles pauvres et les orphelins.

Quand Yves de Paris traite du mariage des nobles (1ère partie, VIII, 92), il multiplie ses judicieux conseils tout en nous informant de certaines coutumes de la noblesse qui sévissaient à l'époque. Il faudrait citer ici tout ce chapitre très riche en détails de toutes sortes. Yves de Paris s'emporte d'abord violemment contre le mariage d'argent. Habituellement, c'est la beauté qui gagne les coeurs, mais (apparemment) ce n'est plus le cas de son temps. Ces ne produisent que de mauvais fruits:

Quand l'intelligence n'est pas bonne entre le père et la mère, de l'antipathie de ces principes, les enfants n'en peuvent tirer qu'une complexion, qu'une humeur irrégulière, confuse, dérégulée, et qui en un seul sujet, contient toutes les contrariétés de ses causes. (96-97)

Ces enfants se trouvent tirillés entre de deux centres: l'un roturier, centré sur le gain, et l'autre qui «ne respire que l'honneur». Enfin, ces mariages d'intérêt profanent le sacrement lui-même, en ce sens que le fait de ne rechercher que «l'accommodement en ses affaires» et de mettre l'utile au lieu de l'honnête, fait que l'on ne tient plus compte des personnes, ce qui est contraire à la loi religieuse. Ce n'est pas le cas de «l'amour que mérite une beauté jointe à la vertu», celui-ci «tempère agréablement la puissance d'un mari! oblige les fidélités de la femme, adoucit tous les soins du mariage et y entretient la paix». La crise financière que subissait la noblesse ne pouvait donc pas se résoudre par des mariages d'intérêt, car ceux-ci entraînaient la dégénérescence de celle-là.

Le problème des mariages est certes plus facile à comprendre que celui du droit d'aînesse, lorsque les enfants apparaissent dans une famille noble. En tant que premier arrivé, écrit Yves de Paris, l'aîné représente l'espoir de la famille, il est aussi comme un second principe, un second père:

L'aîné d'une maison tient entre ses frères, la primauté qu'a l'unité sur les nombres, et la tige sur ses branches, avec un droit tout particulier, parce qu'il est le commencement, s'il n'est la cause de leur existence; il leur est un second principe, et les lois veulent qu'ils lui portent des respects approchant de ceux qu'ils rendent à leur père. (117)

Il est également important, dans ce contexte, de ne pas diviser les richesses. Le partage des biens affaiblit les familles et les empêchent de servir l'Etat. Les autres

enfants doivent accepter leur sort en comprenant bien que l'intérêt général prime l'intérêt particulier. Quant aux filles, «on n'en réserve que la plus belle pour le mariage, les autres sont mises de leur gré, ou par de mauvais traitements en religion» (128). Voilà qui est bien contraire à l'Évangile, s'exclame Yves de Paris. L'Église n'est pas un dépotoir, dit-il en substance, et c'est bien avoir le Ciel en mépris que de se comporter de la sorte. De plus,

une bouillante jeunesse qui se trouve sous la soutane, parmi les chicanes de l'École, sans être élevée dans les exercices propres à sa naissance, tient sa condition mal-heureuse. (129)

Le résultat? une course aux dignités ecclésiastiques, sur le dos des pauvres et sans aucune vocation spirituelle: de quoi compromettre non seulement la noblesse, mais aussi l'Église tout entière. Mettre les filles par force en religion est une de ces «mauvaises pratiques de notre siècle» auquel il faut absolument remédier, car «la puissance d'un père ne doit pas aller jusques à contraindre la libre volonté des enfants...»

Si nous considérons les premiers mois du noble nouveau-né, on pourrait penser qu'ils semblent devoir passer inaperçus. Détrompons-nous: Yves de Paris écrit un long chapitre sur les mères qui font allaiter leurs enfants par des «nourrices mercenaires, mal élevées, peut-être de mauvaises moeurs, qui ne peuvent donner leur lait que comme il est, plein de leurs esprits, qui passent en la substance de l'enfant, et change infailliblement sa complexion» (134). Et l'auteur de vitupérer contre les femmes qui voudraient «être sans mamelles pour s'épargner la peine et la douleur de les tarir» (133). D'ailleurs, dès que l'enfant peut parler, il ne faut pas l'abandonner entièrement à la conduite des femmes qui lui apprennent plutôt à bégayer qu'à parler correctement, mais l'assister d'un habile homme «qui ne lui parlat jamais qu'en bons termes, qui lui fit prendre une prononciation ferme, distincte, modestement hardie, douce néanmoins et de bonne grâce» (136). Ne pas lui raconter de fables,

surtout qu'on ne «l'effarouche pas par des craintes de bêtes ou de spectres», le méchant loup ou le fantôme, «car, à force de le faire craindre vous le rendez craintif» (140). Enfin, éduquez-le tôt à la piété, car celle-ci est la «médecine universelle des passions».

L'éducation, en forgeant les enfants nobles, est bien le domaine par excellence où se promulguent la conscience de classe et son idéologie. Retenons que, selon Yves de Paris, une autre raison de la dégénérescence de cette classe est son ignorance. L'auteur du *Gentilhomme Chrétien* fait appel à Socrate et à Plotin pour définir ce qu'il entend par le savoir et taxe de stupidité le refus de s'adonner aux études. Il ne s'agit d'ailleurs pas là de n'importe quelle connaissance. Les études qu'Yves de Paris préconise semblent plus simples que celles fournies dans les collèges car elles visent à développer chez le gentilhomme une intelligence qui dépasse l'empirisme et le rationalisme qui commençaient à s'infiltrer dans les milieux intellectuels de l'époque:

Ne juger des choses que par les sens, et n'en point rechercher les causes, c'est se réduire au rang des bêtes; s'en rapporter aux expériences longues et incertaines, n'avoir pour règles que la pratique et l'opinion, c'est n'agir en l'établissement d'un bien public ou particulier que comme un manoeuvre ... (163)

Pour le détail, Yves de Paris critique les longues et inutiles études des collèges qui dégoûtent vite de l'amour du savoir. Il faut commencer par les sciences qui touchent davantage l'imagination. Le latin doit s'enseigner, à cause de son intérêt d'universalité, mais avec des «méthodes abrégées, sans ces longueurs de collège qui font plus pour arrêter la jeunesse que pour l'instruire». Il vaut mieux apprendre cette langue «plus par exercice que par étude». De même pour la rhétorique et pour la logique. Il faut simplifier et se concentrer sur la politique et la science de la guerre.

Tout ceci n'est que préliminaire car c'est vers dix-sept ans, enfin, que le gentilhomme se met à l'exercice du combat, dans le cadre de l'académie. Il y apprend la danse, le fleuret et l'équitation. Il faut se rappeler ici toutes les démarches qu'entreprend Monsieur Jourdain pour «vivre noblement». Ici, Yves de Paris nous met vite dans l'ambiance attrayante de ces exercices, destinés à donner «les habitudes d'agir en tout avec adresse, avec estime, fortement, et de bonne grâce» (182). Les exercices de la danse, par exemple «rendent les mouvements du corps si flexibles, si souples, si prompts, néanmoins si réguliers, qu'ils suivent tous les accords, les demi-tons, les feintes, les délicatesses du violon». (182)

A ces exercices du corps doivent se joindre ceux de l'esprit: la piété, la sagesse, la modestie, l'honnêteté, la discrétion dans les actions etc... L'académie doit fournir une sorte de «religion morale» et devenir «un cloître des belles vertus» (188). C'est un lieu d'émulation, fécond en expériences, où les gentilhommes se formeront...«parmi cette florissante compagnie, à ne point craindre les hommes...» (196)

Ceux qui ne peuvent pas soutenir les frais de l'académie deviennent pages: cela soulage leur famille financièrement, mais ils y sont mis si jeunes, se plaint Yves de Paris, qu'ils ne font pas d'études et «leurs continuelles conversations avec les laquais leur donnent de pernicieuses habitudes, dont il sera difficile de se dépouiller pour être honnête homme!» (197). C'est ici qu'Yves de Paris réitère une proposition qu'il avait déjà exprimée dans un autre de ses livres, *L'agent de Dieu dans le monde*, où il prend à parti la noblesse et le roi lui-même, les suppliant de créer de nouvelles académies pour les nobles pauvres. Faut-il que des nobles, dit-il en substance, qui procurent la paix et l'abondance dans un pays, au prix de leur vie, se trouvent réduits à la misère? Les moyens leur manquent pour recevoir une éducation digne d'eux et les voilà réduits à «passer une vie champêtre» parmi les paysans et à «vivre de la chasse comme des sauvages»! S'ils sont cependant dans l'armée, c'est au

rang de simple soldat qu'on les confine, situation proprement déshonorante car «l'avancement est si rare qu'il passe pour un prodige dans un siècle où tout est vénal». (192)

On ne peut guère être plus clair. Yves de Paris voit le danger de l'embourgeoisement progressif de la noblesse. Ce mélange des classes et des fonctions peut entraîner des désordres sociaux des plus graves. Il s'en prend surtout à certains hommes «élevés à de grandes charges» (peut-être pense-t-il à Fouquet [200]) qui auraient dû employer leur argent à aider les nobles pauvres au lieu de se faire construire de luxueuses habitations pour perpétuer leur mémoire. Ce chapitre est donc un vivant appel aux nobles pour qu'ils se réorganisent et s'entraident s'ils veulent garder la fonction qui correspond à leurs capacités et à leur vocation.

Quand Yves de Paris entre davantage dans le détail de la vie quotidienne du gentilhomme, ses analyses et ses descriptions se font plus littéraires, comme une sorte de prélude aux *Caractères* de La Bruyère. Lorsqu'il critique la manie des jurons, par exemple, ses mots sont très durs. Quel ridicule de se battre en duel pour s'immoler à un faux honneur alors qu'on n'est même pas capable de retenir son impatience au moindre sujet de déplaisir en l'accompagnant de jurons! «Hé, pourquoi les lois n'ont-elles pas de grandes sévérités pour exterminer ces abominables d'où naît l'impiété, et la ruine des Etats?» (242).

Un autre danger guette le gentilhomme: l'oisiveté, mère de tous les vices, notamment celui qu'Yves de Paris appelle l'amour déshonnête.

En cet âge où le sang bout dans les veines, l'amour s'empare aisément du coeur et de l'esprit, s'il ne les trouve occupés par d'autres plus dignes objets, par les sentiments et les recherches passionnées de l'honneur...(261)

La chasse est le grand remède contre l'oisiveté, c'est un exercice noble, proche de celui de la guerre, c'est un exercice chaste, «parce qu'il fait une avantageuse diversion des importunes pensées» (262). Mais qu'on n'en fasse pas un emploi, un métier: «apprendre à bien dresser un chien ou un oiseau: c'est de Maître devenir valet! veneur ou fauconnier!». Il ne s'agit pas de se laisser détourner des études par la chasse, qui ne doit être qu'un divertissement, et qui sait si «dans le silence d'un grand bois» le gentilhomme ne pourra, comme les anachorètes, goûter un jour la présence même de Dieu. (265)

Si la chasse est un divertissement légitime, le jeu et la boisson ne le sont évidemment pas du tout! Ici Yves de Paris se complaît dans des tableaux:

Quelques prétextes que prennent ceux qui s'adonnent (au jeu), le gain est le seul motif qui les attache nuit et jour à une table, l'esprit toujours en alarme entre la crainte et l'espérance, entre les transports de joie et aussitôt de colère, de rages, jusques aux jurements et aux blasphèmes...(266)

Quant aux représentations de l'ivrognerie du gentilhomme, Yves de Paris utilise tout son talent pour en dégoûter définitivement son lecteur. Quoi de plus honteux que ces hommes «qui s'assemblent cinq ou six autour d'un muy, et après un jurement solennel, ne le quittent qu'il ne soit vide!» (270). L'auteur entre même dans le détail, comme s'il avait souvent été témoin de cela: «le corps brûlé par cette chaleur étrangère, ne désaltère jamais..., quand on s'abandonne à cet excès... le vin abat l'homme noble, «comme un boeuf qu'un coup de masse jette à terre devant qu'on l'égorge; il ne voit, n'entend, ne parle,...»

en peu de temps l'ivrognerie corrompt la beauté et la bonne grâce du corps, par les yeux et le nez qu'elle teint en écarlate, elle emplit la face de gros bourgeons, elle rend les mains tremblantes, les pieds affaiblis de goutte, la

voix désagréable, toujours empêchée de rhume: hé, comment ce lâche pourrait-il souffrir les fatigues de l'armée où n'ayant point de vin, il n'aurait ni force ni vie? (273)

Cette perte totale de dignité mène le gentilhomme à la déchéance ainsi qu'à celle de l'Etat. Yves de Paris sait à qui il s'adresse: il sait faire renaître le sentiment de fierté et celui de honte qui sont les principaux mobiles de l'âme du gentilhomme. Sa panoplie d'arguments est riche (il était avocat à la cour de Paris...), sans être fantaisiste comme certains ecclésiastiques qui ont écrit avant lui. Son texte est littéraire, c'est-à-dire éloquent, mais il ne fait pas de littérature. Il reste sérieux, veut viser droit au but qu'il se propose, d'où la valeur de ce livre, à notre avis.

Le dernier aspect qu'il faut mentionner, parce qu'il a peut-être été l'un des points de départ de plusieurs oeuvres littéraires de la fin du siècle, est celui de la cour. Pour résumer, la cour est, selon l'auteur, le lieu par excellence où doit se manifester au grand jour tout ce qu'il y a de plus qualitatif dans le royaume. Evidemment, le mot «qualitatif» mérite une explication, car cela peut aller depuis les simples habiletés d'un artisan jusqu'aux vertus les plus héroïques. «Les vertus cachées dans les cloîtres, écrit Yves de Paris, paraissent avec tout ce qu'elles peuvent de lustre à la cour». Il n'hésite pas à affirmer, et ceci est inaccoutumé, qu'un certain «paraître» n'est pas du tout à négliger:

«Ne considérez donc pas cet éclat d'habits, ces postures libres altièrès et généreuses, cette pompe de suivants, comme les simples effets d'une vanité; mais comme des honneurs qu'on rend au Roi». (287)

Il semble que le principe même de la monarchie n'est plus aussi précis dans les esprits. Oter de la cour sa magnificence, c'est ne plus voir son rôle premier de modèle pour tout le royaume. Cela ne signifie pas qu'Yves de Paris encourage le luxe inutile; il cherche

simplement à rappeler que les ornements à la cour jouent le même rôle sur le plan temporel que les ornements et cérémonies religieuses sur le plan spirituel. Rendez à César ce qui est à César, en quelque sorte. Ce «paraître» doit d'ailleurs être l'expression d'un être intérieur et réel et non le simulacre destiné à combler un vide existentielle. Même si les expériences du gentilhomme à la cour tournent souvent assez mal, il faut en quelque sorte jouer deux jeux: celui du paraître, quoi qu'il advienne, et celui de l'être intérieur, dans lequel on se repose.

D'abord, l'éclat de la Cour donne dans les yeux, et fait croire par la foule de ceux qui s'y portent, que le coeur y trouve tout ce qu'il souhaite de bien; mais on voit par expérience que les plaisirs n'y sont qu'imaginaires, les soins, les peines et les affections d'esprit véritables: c'est un théâtre où il faut faire le personnage qu'on a pris, donner cet extérieur aux yeux du monde, mais rentrer sérieusement en soi-même, pour y trouver son repos dans l'intégrité de la conscience (290).

Ce n'est plus du stoïcisme mais du réalisme, de ce réalisme qui sait distinguer entre l'essentiel et le secondaire, entre la paix intérieure d'une conscience qui a le droit de ne rien se reprocher si c'est le cas, et les tumultes inévitables du monde dont la loi «archétypique» est le continuel changement. Voilà en quoi la cour peut être également sainte et c'est tout un programme.. où la révolte contre le roi est exclue, où le désir de venir à la cour pour faire fortune est une vilénie et un danger public. La vertu n'est point «mercenaire» (301). On ne l'exerce pas à cause d'une récompense, bien que celle-ci existe. «Notre siècle n'est pas si ingrat», écrit Yves de Paris. Ce qu'il veut dire, c'est que la vertu est encore récompensée par le roi. Cependant, la meilleure récompense, c'est cette bonne conscience et cette fierté d'avoir été l'agent d'une bonne action. Les *Maximes* de la Rochefoucauld venait de paraître et il nous semble d'ailleurs qu'Yves de Paris désire mettre certaines choses au point à ce

sujet. L'honneur est en effet la base et le but de l'idéologie<sup>5</sup> de la noblesse, il est donc de la plus haute importance d'en avoir une idée aussi exacte que possible. Or La Rochefoucauld, comme Molière plus tard, insiste, pour des raisons «méthodiques» sans doute, sur les faux honneurs. Yves de Paris prévoit la confusion et le découragement que cela peut entraîner dans l'âme du gentilhomme. Il existe un honneur légitime, qui n'a rien de pompeux, qui est une certaine fierté, qui est un don de Dieu, et «ce serait une bassesse et une lâcheté de coeur de le refuser entièrement, mais une superbe de le trop aimer» (308). Tout le monde possède ce sentiment, mais il est plus vif chez les nobles. «L'honneur est une justice, que le sentiment commun rend à la vertu, aux belles et grandes actions» (314). Dans ce cas le motif n'est pas mauvais. Quand à l'autre honneur, il est une usurpation, il ne cherche que les récompenses «sans travailler à l'acquisition de la vertu», il est égocentriste et intéressé. C'est la superbe. La fréquence et la stupidité des nombreux duels qui sévissaient à l'époque prouvent combien ce second honneur prévalait.

En effet, les duels étaient plus fréquents en France, puisque «les étrangers nous accusent des duels comme de la dernière extravagance». Le grand argument d'Yves de Paris contre les duels est que les gentilhommes ne peuvent pas disposer eux-mêmes de leur vie:

Vous n'êtes pas vôtre, vous êtes à Dieu qui vous a mis en cette vie comme en une faction, d'où il ne vous est permis de sortir, s'il ne vous en relève: vous êtes à l'Etat, vous êtes au Prince, qui a protégé votre naissance, votre éducation, vos biens, vos droits contre la violence et l'injustice: vous êtes à votre famille... à votre femme... avec laquelle vous ne devez faire qu'un seul corps. Mais répondez-vous, que dira-t-on de moi?... Quoi! votre courage dépend-il de la crainte que vous avez qu'on ne vous croit pas vaillant? Un coeur généreux qui se sent, qui sait ce qu'il vaut, et ce qu'il peut,

est satisfait de lui-même, n'attend pas son jugement d'une opinion qu'il estime folle et fautive. (427)

Yves de Paris comprend le complexe du gentilhomme, son orgueil mal placé, pourrait-on dire. Mais ce manque de discernement mine la noblesse, il est grand temps de remettre celle-ci dans le droit chemin, au lieu de laisser s'affaiblir les familles et d'augmenter le nombre des orphelins.

D'autres pièges attendent d'ailleurs le gentilhomme à la cour. Celle-ci attire les plus grands génies du pays et de l'étranger, cherchant à remporter le «prix de la faveur». Paris est la ville des «jeux olympiques perpétuels» (319). Mais la cour est aussi pleine de périls: «les compliments, les courtoisies, les offres de service, les témoignages d'affection et de joie qu'on rend au nouveau venu», tout cela est destiné à «reconnaître ce que celui-ci a dans l'âme et à tirer du moindre petit défaut des conséquences désavantageuses» (319-320). Ou bien l'on cherche adroitement à vous extorquer votre argent ou à vous entraîner à faire des emprunts avec la désagréable perspective de ne pouvoir payer vos dettes. Surtout, on va vous demander votre avis sur des points délicats qui, quelque soit votre réponse, vous attireront des ennuis et des ennemis:

Entrez dans les intérêts de l'un, vous serez persécuté de l'autre; soyez neutre, vous encourez l'indignation des deux, et de quelque côté que soit la victoire, votre perte est inévitable. (325)

Les faveurs et les disgrâces sont fréquentes à la cour, leur arrivée est souvent brutale et inattendue. Il faut le savoir et rester philosophe. Si le gentilhomme se demande «pourquoi les personnes d'illustre naissance n'ont pas toujours les plus belles charges» on lui répondra «que l'on craint de donner à l'ambition avec la puissance l'audace de se porter à des entreprises désavantageuses à l'Etat».

Pourquoi certaines personnes de basse naissance ont de sublimes emplois? On vous répond qu'on en trouve leur esprit aussi capable que d'autres, mais plus docile, plus fidèle, moins sujet d'être corrompu; ils sont des instruments qu'on peut et prendre et laisser à discrétion sans aucun péril. (329)

Ces dernières remarques nous semblent de la plus haute importance. Elles indiquent que les bourgeois, car ce sont d'eux qu'il s'agit ici, semblent convenir davantage à ces sublimes emplois. Est-ce pour pallier à l'incapacité et à la turbulence réelle des gentilhommes de l'époque ou bien est-ce que le roi ne se sentait pas assez puissant pour gouverner cette classe des nobles? Ce problème ne datait pas de cette époque. Les bourgeois sont plus calmes et plus dociles de nature, mais ils sont plus serviles. On peut même les renvoyer de leur fonction sans qu'il n'y ait de levée de bouclier ni de révolte. Ils rendent le gouvernement plus facile mais pour quel but? Yves de Paris essaye de faire réfléchir ses lecteurs et de les stimuler en réveillant leur fierté, si mal employée par ailleurs. Le seul remède qui puisse redresser cette situation, ce glissement des responsabilités de l'Etat d'une classe à l'autre, se trouve dans «l'inviolable fidélité que l'on doit au roi»<sup>6</sup> même dans les disgrâces, même si le Prince est mauvais. Yves de Paris touche ici un point sensible pour la noblesse: c'est que les rois, ou leurs représentants n'ont pas toujours été à la hauteur de leur fonction, c'est le moins qu'on puisse dire. Peut-être, pense Yves de Paris mais, ici encore, l'intérêt collectif, concentré sur la personne du Roi, prévaut sur l'intérêt particulier. «Quoi! pour s'affranchir de trop de tailles, faut-il renverser tout un Etat, y allumer le feu des guerres civiles?» (372). Corrélativement, même s'il est «très périlleux d'approcher les grands pour leur dire la vérité» c'est cependant ce dont ils ont le plus besoin. (390)

Le second aspect de la cour qu'Yves de Paris relève est celui de la mode dans les habits. Des esprits

chagrins, surtout à l'étranger, où les habits sont toujours les mêmes, critiquent cette diversité de couleurs et de formes de la cour française en la taxant de légère et d'inconstante. Mais si la nature elle-même est aussi diverse, pourquoi l'homme n'aurait pas le droit d'en faire autant? Le blâme n'est justifié que lorsque le gentilhomme devient immodéré, allant à un excès trop affecté, ce qui le rend ridicule et l'entraîne à des dépenses inutiles. Cette variété d'habits devient dangereuse lorsque le gentilhomme veut la porter dans les combats. Rien de plus excitant pour l'ennemi que ce butin inattendu, «ces casaques de clinquant et de broderie» (354) qui d'ailleurs ne protègent même pas des coups de mousquet.

De même, d'autres esprits chagrins (peut-être des jansénistes) recommandent aux gentilhommes d'éviter, à la cour, la conversation avec les dames. C'est contre nature, répond Yves de Paris. «Platon voulait que les filles fréquentassent les Académies, afin que la passion qu'auraient les jeunes hommes de leur plaire, les rendit plus adroits et les obligent de se perfectionner en leurs exercices» (514). Cette «éminente beauté» qui se trouve sur le visage des femmes est bien l'objet sur quoi le gentilhomme nouvellement arrivé à la cour jette les yeux. Et c'est bien normal: «l'amour échauffe, purifie, subtilise le sang et les esprits!» Il n'y a donc pas de raison de se priver de cette aide si efficace et si délicieuse. Par contre, si la jeune fille est de mauvaise vie, si certaines «Dames ont d'autres sentiments, que ceux de l'honnêteté», éloignez-vous, recommande Yves de Paris.

Informez-vous d'un vieil courtisan, à quelles extrémités (ces dames) portent ordinairement la jeunesse... (il vous dira) que le plus grand de tous les malheurs d'un gentilhomme, c'est de tomber dans les pièges de l'amour; que c'est une pure folie de jurer des affections immortelles, de sacrifier tous ses intérêts à une beauté qui se passe infailliblement en peu d'années...(516)

Faut-il donc s'abstenir de «la conversation avec les Dames». Non point, répond Yves de Paris, il ne faut pas passer d'un extrême à l'autre.

Le feu nous est donné pour nous défendre du froid, pour nos usages, pour l'exercice de plusieurs métiers, non pas pour nous y brûler comme les papillons à la chandelle: qu'ainsi la beauté est un présent de la Providence pour nous donner de l'amour; l'amour pour animer nos courages aux grandes choses, enfin pour entretenir l'espèce par des moyens légitimes. (518)

Cette passion, si elle est mal employée, aura des «effets tout contraires, car elle abat l'esprit, elle éteint l'ardeur de la générosité; et ... elle empêche le mariage... On ne vous demande pas que vous soyez aveugle pour les beautés de la cour, il vous est permis de les voir de près comme des pièces de cabinet, avec admiration, sans les toucher» (idem), comme des choses qui ne vous appartiennent pas.

Le dernier devoir qui incombe au gentilhomme et que celui-ci ne doit jamais négliger, c'est l'attitude qu'il doit avoir vis-à-vis de ses sujets. Yves de Paris a, là aussi, le pressentiment de quelque chose de très important pour le futur de la royauté et de la noblesse. S'étant intéressé à l'astrologie et à la cosmologie traditionnelles, par l'intermédiaire de Marcile Ficin dont il semble être le disciple incontesté,<sup>7</sup> il a même été un peu prophète en prévoyant l'arrivée, dans un siècle environ, d'une révolution. Le fait qu'il se soit occupé du destin de l'Angleterre et de l'Espagne plutôt que celui de la France dans ses prévisions, ne change rien à la véracité de son discernement des archétypes gouvernant les événements. Après tout, nul n'est prophète en son pays! Et toutes les analyses et observations qu'il fait sont inspirées par ce pressentiment. Que le gentilhomme soit donc:

Avec ses sujets de même qu'avec ses domestiques, comme un père avec ses enfants;

familier, affable, plein de bonté, de miséricorde, sans violence, sans emportement, sans autre colère que celle de la justice, qui ne va pas jusqu'au péché: qu'il soit secourable aux pauvres... qu'il ne leur impose pas de nouvelles taxes, qui emportent d'une main ce qu'il a conservé de l'autre... comme si le chien chassait les loups du troupeau pour s'en faire lui-même une continuelle curée. Hélas! où trouveront-ils donc de la protection, ces sujets, si leur Seigneur devient leur tyran? (527)

L'injonction est claire: elle concerne également le roi lui-même qui est établi «par Dieu pour la défense des peuples». C'est proprement un scandale si la conduite du roi, surtout vis-à-vis de la guerre, fait qu'il doit être compté entre «les forces majeures qui ravagent les biens et les vies» (534-535). Nous pensons à la fameuse lettre de Fénelon qui se fera l'écho de telles idées, ainsi qu'aux aveux de Louis XIV lui-même, qui à la fin de sa vie, regrettera amèrement d'avoir trop aimé la guerre et le luxe.

Après ce tour d'horizon, nous espérons avoir mieux fait entrevoir l'intérêt historique, psychologique et sociale de ce livre *Le Gentilhomme Chrétien*. Nous avons fortement le sentiment qu'il a été lu par les élites littéraires de l'époque, sinon compris. Ce livre a pu aussi bien inspirer Madame de Lafayette, La Bruyère, La Fontaine, Racine et même Boileau, pour ne pas parler des ecclésiastiques tels que Fénelon. Quoiqu'il en soit, il répondait à un besoin urgent, celui de permettre à la noblesse de retrouver, avant qu'il ne soit trop tard, sa véritable identité et de recouvrer aussi l'essentiel de ses fonctions dans une société qui s'orientait de plus en plus vers le gain et la vénalité.

Ce livre d'Yves de Paris, pratiquement inconnu jusqu'à maintenant, fournit avec clarté et nuances de précieuses clés pour la compréhension du contenu de la

littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, dans son ensemble, lorsque celle-ci met en scène la noblesse.

Marquette University

Notes

<sup>1</sup>C'est dans l'oeuvre d'Henry Brémond que nous avons découvert Yves de Paris, ainsi qu'un premier aperçu du contenu du livre «Le Gentilhomme Chrétien» (troisième partie, 387-503).

Nous utilisons ici la première édition du «Gentilhomme Chrétien», telle que nous l'avons trouvée à la Bibliothèque Nationale. Nous indiquons entre parenthèses les pages de nos citations dans cet article.

<sup>2</sup>Pour une explication plus détaillée de cette question, voir surtout Schuon.

<sup>3</sup>On peut se rappeler que ce thème sera repris par Racine en 1689 dans *Esther*.

<sup>4</sup>Yves de Paris pense que les nobles se sont trop orientés vers le métier de la guerre, au détriment des fonctions de conseiller et de juge, et que ce déséquilibre risque de provoquer le renversement de la monarchie.

<sup>5</sup>Nous avons tout à fait conscience de l'anachronisme et de l'inexactitude de l'emploi, dans ce contexte, d'expressions telles que «classe sociale», «conscience de classe», «idéologie», etc...

<sup>6</sup>C'est le titre du chapitre X de la seconde partie du livre.

<sup>7</sup>Voir les livres et les articles de Julien Eymard d'Angers.

Ouvrages cités ou consultés

Angers, Julien Eymard d'. *Yves de Paris, Introduction et choix de textes* (Paris: Blond et Gay, 1965).

\_\_\_\_\_. *L'humanisme chrétien au XVII<sup>e</sup> siècle, Saint François de Sales et Yves de Paris* (La Haye, 1970).

\_\_\_\_\_. *Le père Yves de Paris et son temps* (Paris, 1946)

Brémond, Henri. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. T.I.: *L'humanisme dévot* (Paris: Armand Colin, 1967).